

«L'ATTENTE» DE SOUFIANE ZITOUNI

Le temps révolu des pères

PAR JACQUELINE BRENOT

Soufiane Zitouni

L'Attente



L'Harmattan

«Faites place aux autres, comme d'autres vous l'ont faite», telle est la phrase de Montaigne placée en exergue de ce roman, comme un avertissement, on ne peut plus clair, de l'auteur. La place omniprésente occupée par certains pères, malgré le respect dû à leur rang, induit des réactions extrêmes du côté des fils. Ce livre en donne une démonstration à la fois bouleversante et instructive qui dépasse le cadre privé.

La disparition du père conduit tout un chacun à une remise en question générale sur celui qui emporte en partie nos souvenirs communs, mais aussi ses zones d'ombre et ses non-dits.

Tout en réglant ses comptes, le narrateur choisit d'évoquer sous forme d'une «tragi-comédie» la lente agonie de son père, sans épargner aucun détail. Le titre sinistre «Grimace» du premier chapitre en dit déjà long sur cette «crispation» du visage de celui qui n'en finit pas de mourir. Et d'ajouter la phrase d'Aristote «on sait si un homme a été heureux à la façon dont il meurt». Nous voilà avertis et le portrait qui va suivre sera sans concession. Tout est passé au crible de la critique, plus que celui de la douleur. D'autant qu'après une première alerte, le narrateur a déjà consigné ses états d'âme dans un premier texte intitulé «L'attente» pour mieux appréhender ce départ. Cette inhumation anticipée devenue gênante, les écrits avaient même été effacés de l'ordinateur. Mais hasard, providence, ou acte manqué, le texte avait ressurgi à «la seconde mort» du père, deux ans après, deux ans d'état grabataire. Le temps du deuil ayant déjà eu lieu grâce aux mots posés sur la page blanche, couleur linceul, le fils n'allait pas tarder à enfoncer des clous nom-

« Jusqu'au bout de ce cheminement d'écriture qui accompagne la longue agonie du père, le narrateur élargit le champ de sa réflexion à des événements tragiques récents et aux rebondissements de sa propre histoire personnelle »

breux dans le passé de ce père violent. Entre règlement de compte acide et «bénédiction», ce double texte «comme jailli d'une source», s'imposait au narrateur. Et le bilan proposé dépasse souvent les règles de bienséance. Sans doute, la symbolique l'emporte sur la réalité vécue par le fils. «Tu es un vieux fardeau papa. Un joug très pesant... Pourquoi faut-il vous porter ainsi ? Pourquoi devons-nous expier vos fautes en plus des nôtres, nous vos fils ?...». Nous entrons par ces mots directs et inquisiteurs dans la dimension du texte, plus philosophique et politique.

Et l'histoire de père en père va se dérouler comme un long fleuve agité. Par les prouesses de style de l'auteur et son humour noir, on découvre la dure vie de puisatier de son grand-père mort prématurément du typhus qui infestait l'eau, laissant son père tôt orphelin. «Ce grand-père sourcier et sorcier était un homme de ressentiment» semble, selon les mots du narrateur, à l'origine d'une «névrose familiale». La violence héréditaire entraîne celle quotidienne. Le texte semble parfois évoquer celle des guerres parricides et fratricides des légendes antiques au nom de l'idolâtrie et des conquêtes du pouvoir. Et les notions complexes de justice, sagesse, vertu, pitié s'entremêlent avec force dans les différends du père et du fils, pour conduire la narrateur à s'interroger sur la première des vertus d'un «homme juste».

De récits familiaux en écho aux mémoires historiques, tout est passé en revue et s'additionne : les passages à tabac et les séances de torture de la police française à Lyon dans les années 1950, les règlements de compte sanglants entre le FLN et le MNA. Gracié de justesse par Messali Hadj, le père racontait «sa condamnation à mort par son propre parti». Peut-être une première tentative pour le fils de disculper le père de son agressivité permanente.

L'Histoire, si barbare, dévore les idéaux et les hommes qui les incarnent.

Avant cette période de «militantisme dangereux», le fils rappelle les années de jeunesse de son père, marquées par sa vie de délinquant, «petite frappe» dans les rues d'Alger. En évoquant cette école quotidienne de la violence et ce passé mouvementé, le narrateur dénonce les incidences inéluctables à long terme dont il fut victime. «Ta vie n'aura été qu'une vallée de larmes», résume-t-il, avec la foi comme seul soutien.

Nombre d'épisodes dramatiques viennent s'ajouter à ce bilan très sombre.

Le réquisitoire de départ contre le père évolue en plaidoyer.

Au fil des volontés et entreprises effectuées par le père, comme les deux grandes villas construites en Algérie pour réunir la famille, rien ne se passera comme prévu. «Tu vas mourir chez toi, sur la terre de tes ancêtres, mais loin de tes enfants...» et les deux grandes villas devenues «des coquilles vides», dont l'une ne contient que le vieil homme mourant sera, aux yeux du fils, la «punition divine». Dans l'évocation des drames ininterrompus, tout aussi bouleversants, le narrateur ne laisse aucun répit au lecteur. Cependant, en dressant aussi la liste de ses attentions, le fils fait entendre son attachement à l'auteur de ses jours. «J'ai voulu t'accompagner avec amour dans ce que j'ai cru être ton passage de l'autre côté du miroir. J'ai prié pour toi. Je t'ai fait écouter de la musique de ta terre natale pour apaiser ton âme...»

Au passage, le narrateur ne se prive pas de régler aussi ses comptes avec les déboires du pays : «Des voisins t'ont emmené en urgence

à l'hôpital le plus proche, mais l'urgence n'étant jamais vraiment une dans ton pays lui-même si mal en point...»

Et puis le fils insiste sur les relations trop accommodantes de son père avec Dieu. Il évoque son histoire personnelle durant la guerre de libération, ses peurs viscérales, leurs différends fréquents. Il en profite également pour évoquer les vraies causes de la misère ambiante du temps de la colonisation, excusant du même coup celle personnelle déplorée par son père. Et de rappeler le contexte historique dramatique à partir des années 1830 et des injustices sans fin. Le fils tente une dernière fois de lever tous les verrous qui «cadenassent» son père.

Peu à peu, les règlements de compte et le procès des conséquences négatives de l'Histoire sur les individus parviennent naturellement aux événements contemporains.

Le récit alterne entre procès paternel et réconciliation allant jusqu'à l'hommage rendu pour ses exigences de savoir à l'égard de ses enfants, puis à un de ses ancêtres, l'illustre wali Sidi Brahim de la médina de Bou Saâda, ainsi qu'à la tribu des Ouled Sidi Brahim. Ce retour aux sources permet à l'auteur d'évoquer des noms et des histoires célèbres qui ont parcouru la généalogie de la famille «impressionnante et émouvante».

Malgré les rappels fréquents de la violence domestique de ce père, cette histoire personnelle atteste d'une humanité constante de la part du fils.

Jusqu'au bout de ce cheminement d'écriture qui accompagne la longue agonie du père, le narrateur élargit le champ de sa réflexion à des événements tragiques récents et aux rebondissements de sa propre histoire personnelle.

Cette longue lettre de l'auteur à son père qui n'en finit pas de mourir exprime à la fois une reconnaissance filiale et une sorte de mise au tombeau irrévocable d'un passé trop lourd. La phrase du père, empruntée au poète Musset, «L'homme est un apprenti, la douleur est son maître. Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert», qui rythme ce récit et éclaire la violence et les souffrances paternelles est reléguée par le fils.

En noircissant le tableau des épreuves paternelles, le narrateur tente de réhabiliter l'image de son père. Comment sortir indemne d'un tel catalogue d'épreuves ? Cette violence quotidienne subie par le fils n'est-elle pas l'exutoire de l'intolérable subie par le père ? Le transfert semble évident. Cependant pas de pardon pour ce fils si maltraité, sans doute un rappel général du contexte pour faire le deuil avec «le tyran» domestique.

La fameuse attente qui entoure le décès du père est aussi celle qui permet d'atteindre la paix intérieure du fils, après avoir filtré toute la gangue du passé.

On ne sort pas indemne d'un tel récit, mais le mécanisme de la violence individuelle et collective analysée au plus près des causes et des effets permet de l'endiguer.

Cessons d'être des caisses de résonance qui amplifient les vibrations du passé. L'avenir appartient aux fils libérés des jougs trop pesants des pères.

Avec l'«Epilogue : zem ! zem !» qui conclut cette lettre faite de cette longue «Attente», l'auteur adresse à tous ceux qui veulent bien l'entendre un message de paix, de réconciliation et d'espoir.

J. B.

« L'Attente » de Soufiane Zitouni, Editions L'Harmattan (avril 2019)

Note :

Soufiane Zitouni est professeur de philosophie Il a déjà publié «Confessions d'un fils de Marianne et de Mahomet» aux Editions Les Echappées en 2016. « L'attente » est son deuxième livre